

AURÉLIA VERNET

CHRISTMAS
SUCKS



© Aurélia Vernet, 2019
© Éditions Plumes du Web, 2019
82700 Montech
www.plumesduweb.com
ISBN : 979-10-97232-71-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Aaron

— T'es sûr de toi ?

— Mais oui, t'inquiète. Je gère, mon pote ! s'exclame Gilles en me donnant une tape dans le dos. Elle ne peut rien contre toi. Tu l'as surprise au pieu avec son soi-disant cousin !

— Oui, mais c'est sa parole contre la mienne. Je n'ai aucune preuve et puis... je n'ai pas toujours été très fidèle, moi non plus... J'ai quand même fait une petite entorse au...

— On s'en fout ! Ça, elle n'en sait rien ! Et puis tu oublies que tu as le meilleur avocat de la région : moi ! T'en fais pas, cette garce n'aura rien !

— J'espère bien ! Parce que rien n'est à elle ! La maison, les voitures, l'appart' à la mer. Rien ! Même ses nichons, c'est moi qui les ai payés !

— Oui, mais avoue que ça en valait le coup !
pouffe mon avocat en me donnant un coup de
coude dans les côtes.

J'aime bien Gilles, mais il a tendance à croire
que nous sommes les meilleurs amis du monde
alors que c'est juste un vieux pote du lycée et,
surtout, l'un des meilleurs avocats de la ville. C'est
toujours utile d'avoir un bon avocat dans ses
relations. Et puis sa façon de parler de la poitrine
de ma future ex-femme – même si, soyons clairs, je
n'en ai plus rien à faire – ça me soûle. Presque
autant que de penser à ce 95D qui m'a coûté six
mille balles et dont je ne vais plus pouvoir profiter.

Certes, j'ai de quoi me consoler avec d'autres
paires de seins – plus jeunes, qui plus est – mais
sur le principe, ça me fait chier. Surtout quand je
pense que c'est ce petit enfoiré d'Enzo qui doit se
régaler. Dire que lui et Mélissa m'ont pris pour un
idiot pendant des mois ! Cette garce m'a fait croire
qu'il était son cousin, qu'il était en galère et, comme
un imbécile, je l'ai hébergé pendant près de six
mois ! Trop bon, trop con !

J'ai toujours eu des doutes sur leur relation. Les
regards qu'il lui lançait étaient parfois bizarres, je le
trouvais un peu trop tactile, mais je mettais ça sur
le compte de leurs origines méditerranéennes.
Jusqu'à ce réveillon de Noël où je les ai surpris la
main dans le sac.

Ou plutôt sa main à lui dans son vagin à elle.

Ce qui ne laissait plus grande place au doute.

Mélissa a d'abord essayé de nier – oui, elle est plutôt culottée, enfin, façon de parler – puis elle a voulu minimiser la chose, a dit que c'était un accident, a rejeté la faute sur l'alcool, puis sur moi. D'après elle, l'écriture de mon nouveau roman m'accaparait trop et je ne faisais plus assez attention à sa petite personne. Elle aurait donc cherché du réconfort dans les bras de son cousin.

Tu parles ! J'ai beau passer du temps à écrire, je lui ai toujours accordé de l'attention. C'est même elle qui me repoussait, parfois.

Moi qui pensais être tombé sur la perle rare en l'épousant, je me suis bien planté ! Elle est comme les autres ! Toutes des salopes !

– Popopo ! Mate-moi un peu cette paire de fesses, là !

Gilles interrompt le fil de mes pensées en m'indiquant une jeune femme qui vient de sortir du bureau du juge.

– Elles sont aussi bonasses, les héroïnes de tes livres de cul ?

Mes livres de cul...

– J'écris des histoires d'amour, des tranches de vie.

– Ouais mais avec du sexe à gogo, pas vrai ? C'est comme *Cinquante nuances de Grey* et tous ces trucs de bonnes femmes, non ?

– Je n'écris pas de la romance, moi. J'écris des comédies romantiques. C'est différent.

Le privilège d'être un homme, sans doute.

Comme si Musso ou Lévy étaient catalogués écrivains de romances ! On laisse ça aux gonzesses.

— Mouais. Si tu le dis...

Ce que je ne précise pas c'est que je suis en train d'écrire un roman purement érotique. Pas besoin de lui donner matière à fantasmer.

— N'empêche que depuis qu'elle lit ce genre de... littérature, ma femme est chaude comme la braise ! Elle me saute dessus toutes les cinq minutes, je te jure ! Elle me presse comme un citron, j'ai plus de jus ! s'esclaffe mon gros beauf d'avocat. Tiens, la dernière fois, elle m'attendait sur le canapé, les cuisses...

— Tu veux pas la fermer, s'il te plaît ?

— Euh... Ouais, désolé mec. Pas malin de te parler de ma femme alors que la tienne...

— Ouais, ouais, c'est ça...

Je n'ai surtout pas envie de l'entendre me raconter ses prouesses sexuelles avec Bobonne.

Je jette un énième coup d'œil à ma montre : encore cinq minutes à poireauter ici. À bout de nerfs, je fais les cent pas en fixant le carrelage du hall. Je triture mes mains pour essayer de me calmer mais je ne parviens pas à penser à autre chose. Vivement que tout ça soit derrière moi et que je puisse passer à autre chose, cette situation n'a que trop duré. Je dois tirer un trait sur tout ça et me construire une nouvelle vie. Loin de Mélissa. Loin de ces souvenirs bien trop douloureux. J'ai beau faire le fier, j'ai le cœur en miettes. Je pensais finir

ma vie avec elle ou, du moins, faire un bon bout de chemin. Je ne suis même plus certain qu'elle m'ait aimé un jour. Tout ça ressemble à une vaste mascarade.

Près de moi, Gilles s'est adossé à l'un des murs en faisant semblant d'admirer les moulures au plafond. Ce blaireau est tellement subtil que même un aveugle verrait ses regards insistants vers la jeune femme de tout à l'heure. Comme si une fille comme elle allait s'intéresser à un gars comme lui ! Il a beau être aussi grand que moi, sa calvitie naissante, sa bedaine et surtout sa grande bouche sont autant de tue-l'amour. Et contrairement au charme exotique que m'apportent mes origines asiatiques, lui est plus que quelconque.

— Oh putain de bordel de merde...

— Quoi ?

Face à moi, mon avocat s'est figé, le regard rivé sur quelque chose dans mon dos.

— On est dans la merde, répond-il tandis que je me retourne.

J'aperçois alors Mélissa, qui vient d'arriver. Toujours aussi séduisante, malheureusement pour moi. Ses boucles châtaines, qui d'habitude lui donnent l'allure d'une sauvageonne sexy, sont retenues en un chignon strict et elle porte un tailleur sombre, façon veuve sicilienne. Non mais sérieusement ? Qui croit-elle bernier, comme ça ? Elle pense embobiner le juge en jouant les femmes bafouées ? Remarque, elle a bien réussi à me mener

en bateau, moi. Quand je pense à tout ce temps où elle m'a pris pour un con, j'ai des envies de meurtre. Ma haine envers elle est proportionnelle à l'amour que je lui portais. Et Dieu sait à quel point je l'aimais ! J'ai papillonné longtemps avant de me poser. À vrai dire, je pensais ne jamais le faire jusqu'à ce que je la rencontre, il y a cinq ans. Ma belle Italienne aux yeux noirs m'a retourné le cerveau dès que je l'ai vue. Ses courbes affriolantes, son petit accent, sa peau hâlée, son parfum de miel, je n'ai pas pu lutter. Pour la première fois de ma vie, je n'ai plus eu envie d'aller voir ailleurs. Ou presque. J'avais l'impression d'avoir trouvé mon âme sœur, celle qui me complétait et me comprenait. Je lui ai tout offert, je lui aurais donné ma vie, même. Quel gâchis !

Mélissa me toise, indifférente, et je sens mon cœur se serrer. Merde ! J'ai tiré un trait sur elle depuis des semaines ! Pourquoi la revoir ici, dans ces circonstances, me fait cet effet ? Je me mettrais des baffes ! *Remue-toi, Starck ! Fini de jouer les amoureux transis ! Tu t'es juré de ne plus jamais te laisser embobiner par une nana !*

Elle est accompagnée d'une grande rousse pulpeuse qui avance dans notre direction d'un pas confiant et décidé. Perchée sur des talons vertigineux, ses longs cheveux ondulant librement sur ses épaules, elle nous fixe d'un regard acéré.

— Tu la connais ?

— Malheureusement, oui... C'est G.I. Jo.

— Hein ?

— Maître Joséphine Olinsky. Un putain de requin qui a pour sale habitude de toujours gagner. Quelle que soit la personne qu'elle défend. Elle ne lâche jamais rien. Un vrai pitbull.

— Maître Ruiz, Monsieur Starck, salue-t-elle.

Elle n'a pas l'air si horrible que ça. Elle est plutôt séduisante si l'on met de côté son regard de tueuse.

— J'espère que vous avez bien profité de la vie jusqu'à aujourd'hui, monsieur Starck. Parce que désormais, c'est terminé, lâche-t-elle sans se départir de son sourire narquois. Une fois que le divorce sera prononcé, vous n'aurez que vos yeux pour pleurer.

Ses iris marron-vert ne quittent pas les miens, comme si elle me défiait de répondre. Cette nana est complètement folle. Elle se prend pour qui, sérieux ? Si elle croit qu'elle me fait peur !

— Je vous aurai prévenu, ajoute-t-elle en disparaissant dans le bureau du juge, ma future ex à sa suite.

— J'hallucine ! soufflé-je avant de la suivre à mon tour. Je ne suis pas du tout impressionné par cette pouffe !

— Tu devrais l'être, pourtant, murmure Gilles, inquiet. Elle va te bouffer tout cru. On n'a aucune chance.

Il ne croyait pas si bien dire.

1.

Joséphine
Huit mois plus tard

[Ho ho ho ! Il est six heures pile et nous sommes à seulement vingt petits jours de Noël ! Debout tout le monde ! On débute cette journée avec Mariah Carey « All I want for Christmas is you » sur Boom FM !]

J'attrape mon radio-réveil aux couleurs de l'Union Jack et le jette à travers la pièce. Il s'écrase contre le mur, près de la fenêtre, mais la diva américaine chante encore cette stupide chanson.

*I just want you for my own
More than you could ever know
Make my wish come true*

*All I want for Christmas... Is you*¹

Saloperie de *Made in Taiwan* !

Voilà qui annonce une belle journée de merde. Je me redresse en grognant et pose un pied par terre, à la recherche de mes chaussons. Malheureusement, je ne rencontre que le parquet froid et un frisson me parcourt l'échine. Mes longues boucles rousses emmêlées me retombent sur le visage, je les attache en un chignon grossier et me lève pour aller prendre mon petit déjeuner. Il me faut un café, et vite !

Une fois arrivée à la cuisine, je fouille les placards à la recherche du précieux nectar, mais il semblerait que tout le monde se soit passé le mot aujourd'hui pour me gâcher la vie dès le réveil ! Aucune trace de café, même pas une vieille boîte de Ricoré qui traîne ! Et, pour couronner le tout, je m'explode le petit orteil sur le pied de la table.

— Putain de bordel de merde ! m'écrié-je en me laissant tomber sur une chaise.

Les larmes aux yeux, je masse mon orteil meurtri et me maudis de n'avoir personne sur qui passer mes nerfs. Même pas un mec, un chat ou un poisson rouge sur qui me défouler ! Et madame Sanchez, la femme de ménage, n'arrive qu'à huit heures !

J'ouvre une bouteille de jus d'orange que je bois

¹ *All I want for Christmas is you*, Mariah Carey

à même le goulot, puis attrape mon paquet de cigarettes et m'en allume une. S'il ne faisait pas si froid, j'irais bien la fumer sur le palier, histoire d'embaumer les parties communes et faire suer mes abrutis de voisins.

Je laisse la nicotine envahir mes poumons et finir de me réveiller, puis me dirige vers la salle de bains. La vision d'horreur dans le miroir me confirme ce que je pressentais déjà : j'ai une tête à faire peur et sans doute une haleine de chacal. Ça a du bon de vivre seule : je n'ai absolument pas besoin de faire des efforts pour quiconque. Ma face de déterrée et mes odeurs corporelles ne dérangent personne et surtout, surtout, je peux jurer comme un charretier autant de fois que ça me chante. Non pas que cela me dérange de parler crûment devant les gens – j'assume tout ce qui sort de ma bouche, et tout ce qui y rentre aussi, mais c'est une autre histoire – mais je suis juste fatiguée des regards accusateurs des parents quand je laisse échapper un gros mot devant leurs mioches, ou de celui, méprisant, des hommes quand j'ose appeler une chatte, une chatte. Bref, ma solitude me va bien, c'est un luxe dont je ne peux plus me passer. Les hommes entrent dans ma vie, ou plutôt dans mon lit, mais n'y restent pas longtemps. Je me lasse vite. Des hommes, et des gens en général.

Je n'ai que très peu d'amis – je ne sais même pas si l'on peut réellement parler d'amitié, d'ailleurs. Ce n'est pas facile de gagner ma confiance et mon

respect, je suis exigeante. Ma famille, elle, est plus un poids qu'autre chose. Entre Juliette, ma parfaite sœur cadette et ses marmots insupportables, mon géniteur, mari volage et père absent, et mon idiot de mère, raciste et homophobe, je suis servie. La seule que je supporte à peu près c'est Alizée, ma demi-sœur. Mon père l'a eue avec sa deuxième épouse quand j'avais huit ans, mais je n'ai appris son existence que sept ans plus tard car mon cher papa avait en fait une double vie.

Quand ce salaud s'est fait griller, il a divorcé de ma mère et a épousé Laurence, la mère d'Alizée. Ma chère maman n'a jamais vraiment digéré tout ça et a bien galéré pour nous élever, mon père oubliant un peu trop souvent de lui verser une pension.

Bref, malgré un passif compliqué, Alizée est une gentille fille. Un peu trop naïve et fleur bleue à mon goût, mais je l'aime bien. C'est bien pour ça que j'ai accepté son invitation pour les fêtes de fin d'année.

Cela fait bien longtemps que je ne célèbre plus Noël. Bien avant de quitter la maison de ma mère, d'ailleurs. Le jour où ma sœur et moi avons arrêté de croire au père Noël, notre génitrice a décrété que cela ne servait plus à rien de fêter Noël. Notre père n'était jamais là à cette époque de l'année de toute façon. En déplacement professionnel, officiellement. En réalité, il était dans sa deuxième famille.

Depuis que nous sommes adultes, rien n'a changé, si ce n'est que Juliette passe Noël chez les parents de son mari. Cette année, Alizée m'a

supplée de venir quelques jours dans le chalet de son copain, Aurélien. Je déteste la montagne et la neige mais, devant son insistance, j'ai fini par plier.

Oui, je sais, je suis trop bonne.

Et puis, Claire, mon associée, a elle aussi insisté pour que je prenne des vacances. Je deviens soi-disant un peu trop agressive et j'ai besoin de repos. N'importe quoi ! Mon agressivité, c'est ma force ! Ce pour quoi je suis crainte de tous dans la profession. Je ne laisse aucune chance aux maris infidèles. Avec moi, ils raquent.

Le fait est qu'il ne me reste que cinq petites journées avant de m'envoler pour un bled paumé pas très loin d'Albertville, d'après ce que j'ai compris, pour quinze longs jours en compagnie de ma demi-sœur et son mec. Bien entendu, j'amène du travail. Pas question de crapahuter dans la neige avec eux. J'ai bon espoir de m'échapper avant Noël et la venue de leurs familles respectives. Je veux bien lui faire plaisir, mais faut pas exagérer non plus.

Je me déshabille, jette mon pyjama dans la corbeille, mais manque mon but et il atterrit sur le sol. Tant pis, la femme de ménage le ramassera. Je me glisse sous la douche et commence enfin ma journée.

Après avoir passé un temps conséquent dans la salle d'eau à essayer de retrouver forme humaine, je jette un dernier coup d'œil à mon reflet dans le miroir, satisfaite. Un léger maquillage met en

valeur le marron-vert de mes yeux et ma bouche naturellement pulpeuse, et j'ai laissé libres mes boucles rousses. Malgré les piques incessantes de ma mère durant toute mon adolescence, j'ai fini par me trouver jolie le jour où j'ai décidé d'envoyer bouler cette dernière. Rien à cirer qu'elle me trouve trop grosse ou trop pâle ! Mes courbes généreuses en ont fait succomber plus d'un ! Je suis sûre de moi et de mon sex-appeal et l'avis de ma génitrice est le cadet de mes soucis, à présent.

J'enfile mes escarpins et mon manteau, attrape mon sac à main, ma sacoche et mes clés, et m'apprête à sortir quand je renverse la bouteille de jus d'orange que j'avais abandonnée sur la table. L'espace d'un instant, j'envisage de nettoyer, puis je me dis que ça occupera cette fainéante de madame Sanchez, et je pars sans me retourner.

Une fois ma petite voiture garée sur le parking de l'immeuble qui abrite mon cabinet, je m'engouffre dans la cabine d'ascenseur. Au moment où les portes se referment, une main se glisse pour les retenir et je découvre Sylvain, mon assistant, hors d'haleine, échevelé, les joues rouges.

— Bon... Bonjour Joséphine !

— Vous avez failli être en retard, Sylvain, répliqué-je sèchement.

— Je... Je sais mais... le bébé a été malade toute la nuit et... on n'a pas beaucoup dormi, Anne et moi. Et puis, il a fallu que je les dépose chez le

pédiatre avant de venir, la voiture d'Anne est en panne, et que je m'assure que sa mère pourra venir les récupérer ensuite. Je...

— Et ? En quoi tout cela me concerne ?

— Euh...

— On est d'accord. La seule chose qui m'importe c'est que vous soyez à l'heure et que vous fassiez ce que je vous demande.

Il blêmit et acquiesce en silence.

Oui, je sais, j'ai l'air d'une garce, vu comme ça. Mais ce n'est que la stricte vérité. Je me fiche comme de mon premier tanga de son marmot ou de la voiture en panne de sa femme.

— Amenez-moi le dossier Leroux, dis-je lorsque nous arrivons à notre étage.

— C'est vous qui l'avez, Joséphine.

— Je ne crois pas non, fais-je en m'éloignant.

— Si... Vous l'avez gardé hier, après l'avoir consulté.

Je me tourne vivement vers lui et me plante, droite comme un i, les bras croisés. Il me dépasse d'une bonne tête et est bien plus carré, mais c'est plutôt moi qui l'impressionne.

— Je me souviens très bien l'avoir consulté, Sylvain. Mais je vous l'ai rendu avant de partir.

— N... non...

— Écoutez, je n'ai pas que ça à faire que de discuter avec vous pour savoir qui a raison et qui a tort. Vous, en l'occurrence. Cherchez-le et amenez-le-moi. Et que ça saute !

Je tourne les talons et pénètre dans mon bureau. Je dépose mon manteau et mon sac sur la patère, m'installe confortablement dans mon fauteuil en cuir et réajuste mon chignon pendant que l'ordinateur s'allume. Cette andouille de Sylvain a intérêt à mettre la main sur ce dossier en vitesse. Je tiens à boucler ça avant de partir. Madame Leroux compte sur moi.

La journée continue sur la même lancée, ce fichu ordinateur a décidé de prendre son temps pour s'allumer. Je peste et ronchonne en mettant un peu d'ordre dans mon bureau. Mais alors que j'ouvre le dernier tiroir afin d'y ranger mon calepin, je tombe sur le fameux dossier. Bon, effectivement, il est possible que j'aie oublié de le rendre à Sylvain hier soir. Mais pas question de l'admettre. Je me lève, le fourre au milieu d'un tas de paperasse et me dirige vers le bureau de mon assistant.

— Alors, ce dossier ? Ça vient ?

— Je... Je ne le trouve pas, me répond un Sylvain paniqué.

— Eh bien, faites en sorte de le trouver !

— Ou... Oui, Joséphine.

— En attendant, allez me chercher un café. Je n'ai pas eu ma dose, ce matin, et je sens que je vais en avoir grandement besoin au vu de votre incompetence !

— J... J'y vais tout de suite !

Alors qu'il disparaît en direction de la machine à café, je glisse le dossier Leroux dans l'armoire et

m'éclipse discrètement.

Il n'y a plus qu'à espérer que ce bon à rien le trouve rapidement.

2.

Aaron

Un souffle chaud lui caressait la nuque. De légers frissons parcouraient sa peau brûlante. Elle attendait, alanguie et offerte, que son maître fasse d'elle ce qu'il voulait. Les liens qui enserraient ses poignets irritaient son épiderme. Son corps, déjà éprouvé par leurs ébats fougueux de la soirée, commençait à ressentir les effets de la fatigue. Mais peu importait à Eva. Seul comptait le bon plaisir de Douglas, son dominant. Son mentor.

Soudain, un bruit sec claqua dans l'air quand la main de Doug s'abattit sur la croupe de la jeune femme, qui ne put réprimer un gémissement. De douleur ? De plaisir ? Les deux, sans doute.

— Qui t'a permis de crier, jeune insolente ?

— Pardon, Maître.

— Tu crieras quand je te permettrai de crier. Je ne tolérerai plus aucun manquement.

D'un geste rapide il retourna Eva, qui mordit sa lèvre pour retenir un cri de douleur quand la corde s'enfonça un peu plus dans sa chair. Elle était à présent allongée sur le dos, à la merci de l'homme puissant qui la dominait de toute sa taille. Sa poitrine se soulevait rapidement, au rythme effréné de sa respiration qui, à elle seule, trahissait son haut degré d'excitation.

— Bien, ma douce. Je vois que tu as compris. Par où veux-tu que je commence ?

— À vous de décider, Maître.

— Hum... Petite chose docile que voilà...

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire carnassier qui laissait peu de place au doute quant à ses intentions. Douglas n'aimait pas les femmes de tête. Il les aimait obéissantes et douces. Malléables. Offertes. Et surtout, prêtes à tout pour lui donner du plaisir.

La vue du corps délicat d'Eva, nue devant lui, suffit à éveiller ses désirs les plus sombres. Il écarta vivement les cuisses de sa soumise et imagina déjà son sexe entre les lèvres entrouvertes...

Merde.

Dit comme ça, on ne va pas savoir de quelles lèvres je parle. J'efface la dernière phrase en soupirant et essaie de trouver une autre formulation moins équivoque. Bon sang, si on

m'avait dit que c'était si compliqué d'écrire un bouquin de cul, je n'aurais même pas essayé !

Le premier a été un tel succès que mon éditeur m'a expressément demandé d'en écrire un autre dans le même style. Sauf que moi, ce dans quoi j'excelle, c'est la comédie romantique, le roman sentimental. Pas la romance érotique. La première fois, c'était rigolo d'explorer un monde nouveau et inconnu. J'ai réussi à mêler habilement sexe et sentiments. Mais cette fois-ci, je ne parviens pas à avancer. Trois mois que je suis sur ce projet et je n'ai pas écrit plus de six chapitres. Je n'ai plus d'inspiration. Ni pour ça ni pour une autre histoire.

Rien.

Nada.

Walou.

Et quand je relis ces fameux six chapitres, je réalise que c'est clairement de la merde. Aucune originalité. Aucune profondeur. Mais je suis incapable de faire mieux.

C'est la putain de page blanche pour le célèbre auteur à succès Aaron Starck !

Rien ne va de toute façon, depuis mon divorce. Cette garce de Mélissa et sa salope d'avocate m'ont tout pris. Ma superbe villa. Ma bagnole. Mon honneur. Ma flamme.

Je n'arrive toujours pas à croire qu'elles aient réussi à retourner les choses à leur avantage. Elles ont retrouvé une gonzesse avec qui j'ai couché – ma seule entorse concrète à mon mariage, un soir de

beuverie –, elles ont déniché des échanges de textos cochons avec des nanas que je n'ai même pas sautées, et elles sont parvenues à me faire passer pour un queutard sans scrupules qui avait imaginé une liaison entre sa prude épouse et son innocent cousin pour pouvoir divorcer tranquillement. Mél, quant à elle, avait revêtu son costume de sainte-nitouche malheureuse et bafouée, et elles m'ont baisé jusqu'à la moelle. Cet abruti de Gilles n'a rien pu faire.

De rage, j'appuie frénétiquement sur la touche « effacer » et ferme mon ordinateur portable d'un coup sec. J'abaisse les paupières quelques instants, essayant de me calmer et de refouler la rage qui me consume à chaque fois que je pense à mon ex et à son avocate. Je serre les poings et enfonce mes ongles dans la chair tendre de mes paumes. Je peux peut-être utiliser cette colère pour écrire ce foutu roman ? Une putain de dark romance érotique où un écrivain ferait subir tout un tas de sévices à une pétasse coincée aux cheveux roux, sous le regard apeuré de son ex, avant de les baiser toutes les deux jusqu'à plus soif. J'imagine déjà l'épilogue...

Une langue chaude et humide vient interrompre le fil de mes pensées immorales mais ô combien jouissives et Toby pose sa tête sur mes genoux, comme pour me manifester son soutien et me témoigner son amour indéfectible.

Je n'aurai pas tout perdu dans ce divorce. Je peux toujours compter sur mon fidèle compagnon à

quatre pattes. Mélissa aurait été capable de me le prendre juste pour me faire chier, mais elle a toujours détesté les chiens. Je me rappelle encore de sa tête le jour où j'ai ramené cette adorable boule de poils d'à peine cinq petits mois. J'étais tombé raide dingue de lui en visitant un refuge. À la base, j'accompagnais juste mes mères qui voulaient adopter un chat. Mais quand mes yeux se sont posés sur Toby, c'est lui qui m'a adopté.

Alors, bien sûr, Mél a râlé, elle a dit qu'en plus les golden retriever, ça mettait des poils partout, qu'elle ne voudrait jamais le sortir. Mais elle a fini par s'incliner devant mon enthousiasme. J'ose croire qu'à l'époque, elle était encore suffisamment amoureuse de moi pour accepter ça.

Je l'ai aimée, cette garce. Malgré ses caprices, malgré son sale caractère. Et elle m'a tout pris, elle a brisé quelque chose en moi.

Mais il faut que j'avance. Tout cela m'aura au moins servi de leçon, et je ne suis pas prêt de me faire avoir à nouveau par une bonne femme.

Du sexe, oui. Des sentiments, non.

Comme pour approuver mes bonnes résolutions, un aboiement enthousiaste de Toby résonne dans la pièce.

— T'as bien raison, mon poto. On est bien mieux juste tous les deux. Entre couilles.

Il me saute dessus et se met à me lécher le visage.

— Ouais, calme-toi quand même mon grand, dis-

je en le repoussant. Allez, pousse tes fesses mon gros, vu que l'inspiration s'est fait la malle, je vais en profiter pour faire nos valises.

Je n'ai pas besoin de grand-chose et je ne pars qu'après-demain, mais préfère anticiper. Quelques gros pulls, mes affaires de ski, des vêtements chauds, et surtout mes cadeaux de Noël pour mon meilleur ami Aurélien et sa famille.

Je le soupçonne de ne pas vouloir me laisser seul pour le réveillon, après le fiasco de l'an dernier. Il est vrai que j'ai du mal à oublier la vision de mon ex dans les bras de son « cousin » et que Noël n'a jamais été ma tasse de thé. Mais je ne suis pas non plus dépressif. J'aurais mangé un bout avec mes mères, on se serait offert nos cadeaux et basta.

Le fait est qu'Aurélien et sa copine m'ont invité à passer la fin de l'année dans leur chalet de famille. Mes mères sont bien sûr de la partie, elles sont amies avec les parents d'Aurélien depuis plus de quarante ans. Je ne suis pas spécialement motivé mais je me dis que l'air pur de la montagne fera peut-être revenir l'inspiration. Au pire, je pourrai toujours skier.

Dans tous les cas, je trouverai bien une vacancière avec qui passer du bon temps. Avec un peu de chance, elle aura un peu d'expérience en BDSM.

3.

Joséphine

— Maman ! C'est quand qu'on arrive ?

— Bientôt, ma chérie, bientôt.

— Mais j'en ai marre, moi ! Et en plus, j'ai envie de faire pipi !

— Mais on vient d'y aller, Romane !

— Oui, mais je veux encore !

— Et moi, j'ai envie de faire caca, renchérit sa sœur.

Je vais tuer Sylvain. Dès mon retour.

Si la perspective de me taper dix heures de train aller-retour ne me faisait pas peur, je ferais même demi-tour pour aller l'étrangler de mes propres mains.

Ce bon à rien s'est planté dans les réservations et me voilà coincée en seconde classe, au lieu de mon

habituelle place solo en première. Et en espace famille, qui plus est, à devoir subir tous les morveux des autres. Et sans pouvoir allumer une putain de clope !

Bien évidemment, le train est bondé et personne n'a voulu échanger sa place avec la mienne. Je ne les blâme pas, si j'avais eu le choix, je n'aurais jamais décidé de voyager avec Caroline Ingalls et ses trois mioches.

Et encore, elles étaient sages, les petites Ingalls.

Là, j'ai droit à un mix entre Willie Oleson et le Grinch. Ça râle, ça hurle, ça fait des conneries. Et surtout, ça parle.

Tout le temps.

Sans arrêt.

Pour dire tout et n'importe quoi.

Surtout n'importe quoi.

Non mais sérieux, elle croit que j'ai que ça à faire de regarder par la fenêtre des nuages soi-disant en forme de tortues ? Et l'autre croit vraiment que sa vie à l'école m'intéresse ?

Ces gamines doivent être particulièrement bêtes car ni mon mutisme ni mes regards assassins ne parviennent à les dissuader de me parler.

— Euh... Bon... On va retourner aux toilettes, d'accord. Mais après, terminé. Pas question d'y aller avant d'être arrivées, c'est clair ?

— Oui, maman ! répondent-elles en chœur.

— De toute façon, ça ne sera pas long. Encore vingt minutes, tout au plus.

Alléluia.

— Noémie, ma puce, réveille-toi, murmure doucement la mère de famille débordée à l'oreille du troisième gnome allongé sur ses genoux.

— On peut peut-être la laisser là non, maman ? La dame pourrait la surveiller ?

— Oh... Je ne sais pas... Je ne pense pas que la dame veuille...

— Ta mère a raison, petite. Je ne veux pas.

Manquerait plus qu'elle me prenne pour la baby-sitter !

Je soupire et abandonne mon ordinateur portable. Je n'arrive à rien avec tous ces bavardages incessants. Je mets mes écouteurs en place et lance ma playlist afin de me couper un peu du bruit ambiant. *Never give up on good times* des Spice Girls résonne et je me détends peu à peu. Les Spice Girls, c'est un peu mon péché mignon, mon arme anti-déprime.

Et surtout mon plus grand secret. Du genre inavouable. Hors de question que quiconque découvre mon côté fan girl pour ce groupe. Je serais obligée de le tuer.

Je ferme les yeux et essaie d'oublier où je me trouve. Le train bondé. Les gosses partout. Le bruit. Les gens.

Moi qui pensais être tranquille en partant un vendredi soir ! Ce ne sont pourtant pas les vacances scolaires, si ? Nous ne sommes que le 10 décembre !

Malheureusement, mon répit aura été de courte

durée, mes quatre bourreaux sont déjà de retour.
Ces gamines pissent plus vite que leur ombre.

— Il est où, mon doudou ?

— Je ne sais pas, ma puce, souffle la mère en essayant de faire assoir la plus jeune sur ses genoux alors que celle-ci n'a qu'une envie : escalader sa génitrice. Regarde sous ton siège.

— Mais je ne trouve paaaaas ! Mamaaaaaaan !

— Et moi je ne trouve pas ma Barbie !

Leurs geignements couvrent la voix de Gerri et Mel B., bon sang !

— Mamaaaaaan ! Mon doudouooooooooo !

— Elle est où ma Barbiiiiiiiie ?

— Il est où mon doudooooooooooooooooo ?

Dans ton cuuuuuuul !

Je ne sais pas par quel miracle je parviens à ne pas faire sortir ces trois mots de ma bouche !

Je déteste les enfants, c'est confirmé.

Et je suis accro à la nicotine. Là, tout de suite, je tuerais père et mère pour pouvoir allumer une cigarette et tenter de calmer un peu mes nerfs. Et je ne dis pas seulement ça car je ne supporte pas mes parents.

Heureusement, ils arrivent enfin à bon port et me voilà débarrassée de cette affreuse marmaille – et d'une bonne partie des passagers du wagon, d'ailleurs. J'étends mes jambes devant moi, satisfaite, et pousse le vice jusqu'à les poser sur le siège qui me fait face. Pour un peu, j'enlèverais bien mes bottes, mais rien que l'idée de devoir les remettre

ensuite m'épuise. Ces beautés m'ont coûté les yeux de la tête mais les enfiler est une vraie torture. Compter cinq bonnes grosses minutes par pied.

Pourtant elles sont magnifiques et me font une cambrure du tonnerre. Comme dit si souvent Claire, mon associée, il faut souffrir pour être belle. Manifestement, la pauvre n'a jamais dû beaucoup souffrir dans la vie.

Je savoure le calme relatif du train et relance ma playlist. L'idée de passer ces quelques jours à la montagne ne me réjouit guère, mais un peu de quiétude ne peut me faire que du bien. J'imagine qu'Alizée et Aurélien passeront leurs journées à faire du ski, des balades en raquette ou je ne sais quoi d'autre, j'aurai le chalet pour moi toute seule. Je pourrai travailler tranquillement, et me détendre un peu aussi. Et dès que leurs familles débarquent, moi, je rentre à la maison.

Quarante-cinq minutes plus tard, nous arrivons en gare de Moutiers, où ma demi-sœur doit venir me récupérer. J'attrape avec difficulté mon vanity que je pose sur mon énorme valise, saisis mon sac à main, mon ordinateur et sors enfin de ce wagon empestant la transpiration et la couche sale. Il n'y a pas grand monde sur le quai, mais je ne trouve pas ma sœur.

Je rêve ! Je me tape cinq heures de train et mademoiselle n'est même pas là pour m'accueillir ! Je traîne ma grosse valise en fulminant jusqu'à l'entrée de la gare. J'ai mal aux pieds, j'ai froid et

pour couronner le tout, il neige ! Je les sens bien ces vacances ! Ça m'apprendra à être gentille et à vouloir faire plaisir !

Après plus de dix minutes d'attente, toujours aucun signe d'Alizée et, bien sûr, mon téléphone ne capte pas ! Soudain, un énorme pick-up déboule devant moi et un homme entre deux âges et bedonnant en sort.

— Mademoiselle Olinsky ? demande-t-il en s'approchant de moi.

— Euh... Oui, c'est bien moi.

Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là, avec sa tête de simplet du village ?

— Ah, ça fait plaisir de vous rencontrer ! Jean Lacroix, enchanté, s'exclame-t-il.

Il ôte son bonnet et me tend la main :

— Désolé du retard, mais Aurélien et la petite Alizée ont été retenus au dernier moment et ils m'ont demandé de venir vous chercher. Vous venez ?

Il attrape la poignée de ma valise et fait mine de se diriger vers son véhicule.

— Attendez une minute ! Elle ne m'a envoyé aucun message et je ne vous connais pas.

À peine ai-je terminé ma phrase que mon portable se met à sonner.

Alizée.

— Allô, Jo ? Tu es bien arrivée ? Jean est là ?

— Ah quand même ! Tu t'es souvenue que j'arrivais ce soir !

— Oh ça va ! Ne commence pas à râler, Jo ! Ça fait plus d'une demi-heure que j'essaie de te joindre et je ne fais que tomber sur ta messagerie. Jean t'a expliqué ?

— Oui, oui. Il m'a dit que vous aviez plus important à faire que venir me chercher...

— En effet, Miss Susceptible, glousse-t-elle. Allez, suis-le. Je te raconterai tout plus tard. Bisous !

Elle raccroche avant que j'aie le temps de dire « ouf ». Bon, eh bien, il ne me reste plus qu'à suivre ce cher Jean Lacroix.

Je le laisse charger mes bagages dans son véhicule et m'installe sur le siège passager.

— Fait chier ! m'écrié-je en jetant un œil dans le rétroviseur.

Une des gosses Ingalls a réussi à me tacher. Elle faisait n'importe quoi avec sa briquette de jus de raisin et deux énormes gouttes ont atterri sur le col de mon chemisier.

— Oh faites pas cette tête, Joséphine... Permettez que je vous appelle Joséphine, hein ? Vous avez une sale tête mais c'est parce que le voyage a été long ! Ça ira mieux demain !

Merci. Ça fait plaisir. C'est un bouseux en chemise à carreaux et chaussures de rando qui me dit que, moi, j'ai une sale tête ?

— Vous ressemblez énormément à votre sœur, vous savez, poursuit-il sans remarquer le regard assassin que je lui lance. Ses yeux sont plus clairs

mais l'air de famille est indéniable. Bon, elle n'a pas votre... corpulence, bien sûr...

Allez, bim ! Ça continue !

Bon, c'est vrai que, contrairement à notre demi-sœur, Juliette et moi avons hérité de la large carrure de notre père. Ce n'est pas la seule chose qu'il nous a léguée. Si Alizée a les cheveux d'un roux orangé, ma sœur cadette arbore une chevelure acajou tandis que j'ai des reflets plus cuivrés.

— Mais vous avez le même nez et la même chevelure de feu ! La même bouche, aussi. Sauf que la petite Alizée, elle est plus souriante ! s'esclaffe-t-il.

À quel moment je lui démonte la gueule à cet abruti ? Je ne me suis pas tapé tout ce trajet pour me faire ridiculiser par un parfait inconnu !

— Ah, faut dire qu'elle a toujours le sourire, cette gamine ! À chaque fois qu'elle et Aurélien viennent, ils sont toujours de bonne humeur, avenants... De braves petits, vraiment ! Tiens, ça me rappelle la fois où la vieille Raymonde s'est cassé la jambe...

Et le voilà parti pour un interminable monologue qui va durer pendant les cinquante minutes suivantes. La tête appuyée contre la vitre, je regarde défiler le paysage sans prêter attention aux paroles de mon chauffeur. Bon, de nuit, je ne vois pas grand-chose, mais la lune me laisse deviner de majestueuses montagnes enneigées, et nous traversons de ravissants petits villages pleins de charme. J'ai cru comprendre que cette année était assez exceptionnelle au niveau de l'enneigement, et

cela semble se confirmer. Comme disait Tino Rossi, partout la neige étend son manteau blanc...

Bon sang, si je commence à chanter des chansons de Noël, c'est que ça ne va pas fort !

— Dites, intervient-je pour stopper son flot incessant de paroles, vous êtes sûr que c'est la bonne route ? Ça fait un moment qu'on n'a pas croisé âme qui vive ni une seule habitation...

— Vous inquiétez pas, Joséphine. Saint-Marsal² est un tout petit village, perdu dans la montagne. Un peu loin de tout, mais on est presque arrivés. Vous allez voir, c'est magnifique. Surtout à cette période de l'année ! Ah tiens ! Qu'est-ce que je vous disais ? On y est !

Oh putain.

C'est quoi ce truc ?

Soit je suis en train de cauchemarder, soit j'ai atterri dans un téléfilm de Noël à la noix. Le village est magnifique mais, partout autour de nous, des guirlandes, des décorations lumineuses, des bonshommes de neige, des lutins, des couronnes. Et sur la place de ce minuscule village, un énorme sapin de Noël.

— Ça en jette, hein ? me demande fièrement Jean. C'est madame le maire. Elle adore Noël ! Dès le premier décembre, tout le village est entièrement décoré.

Ça en jette tellement que j'en ai la nausée et les

² Village purement fictif

yeux qui saignent.

— Et c'est pas fini ! Tout un tas d'animations sont prévues : chorale, crèche vivante...

Oh.

Mon.

Dieu.

Tuez-moi.

— Ah, ça y est. Vous êtes arrivée !

Il se gare devant un immense chalet en bois qui domine le hameau. Je ne m'attendais vraiment pas à ça. Moi qui pensais passer les vacances dans une vieille maison de village, me voici face à un majestueux chalet flambant neuf !

La petite Alizée a mis la main sur un bon parti, on dirait. Pourtant, il ne payait pas de mine cet Aurélien, les trois ou quatre fois où je l'ai vu. Avec ses cheveux châtain en bataille, ses yeux verts et ses lunettes, on aurait dit une version adulte de Harry Potter.

OK, je suis mauvaise. Il est mignon, si on aime le style geek dégingandé.

Et évidemment, le chalet est lui aussi dans l'ambiance de Noël. Bonshommes de neige et sucres d'orge décorent le jardin, tandis que des guirlandes lumineuses ornent le toit et les fenêtres.

Lorsque je sors du pick-up, laissant Jean s'occuper de mes bagages, j'ai à peine le temps d'allumer la cigarette tant attendue que la porte s'ouvre à toute volée et que ma demi-sœur sort en courant vers moi.

— Jo ! Je suis tellement contente de te voir !
s'écrie-t-elle en me sautant dans les bras.

Une vraie gamine.

Mais une gamine que j'adore malgré tout. Peut-être la seule personne sur terre, avec mon grand-père, qui trouve grâce à mes yeux.

— Je suis surexcitée ! Tu vas voir, j'ai prévu plein de choses ! Et des surprises aussi !

Ses yeux verts pétillent de malice et je crains le pire. Pour elle, une rando de huit heures peut être une bonne surprise.

— Allez, jette cette cochonnerie ! fait-elle en arrachant la cigarette de mes mains.

Je vais la tuer.

— On rentre, il fait un froid de canard ! Aurélien va aider Jean à rentrer tes valises, n'est-ce pas, chou ?

— Bien sûr, ma puce. Content de te voir, Joséphine, me lance-t-il alors que ma sœur passe un bras sous le mien et m'entraîne au chaud.

L'intérieur est aussi richement décoré que l'extérieur. Ça brille, ça scintille, c'est vert, rouge, doré. Ça pique les yeux, surtout.

— Alors, ça te plaît ? Les parents d'Auré ont tout fait refaire il y a deux ans. Avant, c'était une vieille ferme, ils ont tout rasé et ont fait construire ce chalet pour accueillir famille et amis ! C'est génial, hein ? Et si romantique !

— Oui, c'est... charmant, dis-je en ôtant mon manteau.

— Joséphine ! Heureux de te voir, ma grande !

— Papa ? Laurence ? Qu'est-ce que vous faites ici ? m'exclamé-je.

Mon père et la mère d'Alizée. Manquait plus qu'eux !

— Je pensais que vous n'arriviez que pour les fêtes, continué-je.

Bon sang, je vais devoir me coltiner ces deux-là aussi !

— Euh... Il y a aussi les parents d'Aurélien, on s'est dit que ça serait bien que tout le monde fasse connaissance... commence Alizée en grimaçant.

Elle sait très bien que c'est loin de me ravir.

— Papy René est déjà là, lui aussi et euh... Juliette doit arriver la semaine prochaine...

— Quoi ? m'exclamé-je, furieuse.

Il est hors de question que je passe mes vacances en compagnie de ma garce de sœur !

— Jo, s'il te plaît ! C'est Noël !

— Rien à cirer que ce soit Noël ou Hanoukka ! Je me tire d'ici dès qu'elle arrive !

— Jo !

— Et vous attendez encore beaucoup de monde comme ça ?

— Euh... Ah, justement... commence-t-elle en s'éloignant vers la fenêtre. Le meilleur ami d'Aurélien vient d'arriver avec ses mères. Tu vas voir, Aaron est super sympa. Je suis sûre que vous allez bien vous entendre !

Son meilleur ami ? Les mères du meilleur ami ?

C'est quoi cette histoire ? Bientôt elle va me dire qu'elle a invité la cousine de la sœur du neveu de sa voisine, sans déconner ! Il y a un truc qui cloche, je le sens.

Je jette un œil par la fenêtre et découvre deux femmes d'une soixantaine d'années, à première vue. La plus grande enfonce un bonnet sur sa tête tandis que l'autre, petite et fluette, attache ses longs cheveux châtain avant de venir passer son bras sous celui de sa compagne. Près d'elles, j'aperçois un grand brun baraqué qui semble à mon goût. Je ne distingue pas vraiment son visage d'où je suis. Ses cheveux courts sont coiffés en arrière et il dépasse ses mères d'une bonne tête. S'il est aussi « sympa » qu'Alizée semble le dire, je pourrai peut-être au moins profiter de ces vacances.

Ça sera toujours ça de pris.